

A. VANESTE  
ORFÈVRE  
ARGENT - TITRE  
BOUTRES FINES  
11, rue de Valenciennes  
Paris

# Journal de Roubaix

A. VANESTE  
ORFÈVRE  
ARGENT - TITRE  
BOUTRES FINES  
11, rue de Valenciennes  
Paris

Quarante-neuvième année. — N° 242.

Directeur-proprétaire : ALFRED REBOUX

LUNDI 29 AOUT 1904

TARIF D'ABONNEMENTS  
Roubaix, Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes...  
Les autres Départements et à l'étranger le port en sus.  
Agence particulière à Paris, 36, rue Feytaud

BUREAUX ET RÉDACTION :  
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ; TOURCOING : 5, rue Carnot  
ÉDITION DU MATIN

ABONNEMENTS & ANNONCES  
A Roubaix...  
A Tourcoing...  
A Valenciennes...  
A Lille...  
A Paris...  
En vente à Paris dans toutes les bibliothèques des garons et dans les principales kiosques.

HUIT PAGES : 5 centimes

CHRONIQUE

## SAUVETAGE

Vargesse, assis devant son cheval, le ponce dans sa palette, peignant sans entrain, mécontent de la couleur du ciel, de l'éclairage de l'eau, du mauvais jour qui faisait paraître terne le paysage et faussait les valeurs des tons. Son tableau l'ennuyait, comme une chose mal en train, reprise, quittée — un travail, non un plaisir.

Un baïlement, une énorme gueule s'ouvrit, un corps velu se souleva d'entre les herbes hautes, et un gigantesque terre-neuve regarda Vargesse avec des yeux humides, profonds, soucieux, d'une perspicacité inquiète et d'une mystérieuse ironie.

Tobie se gratta le cou de sa patte de derrière; cet endroit était plein de mouches exaspérantes. Il en happa une, au vol, et, avec un plaisir vengeur, la croqua. Puis, résigné, il se renfonça dans les herbes, cherchant la fraîcheur de la terre et du vert pour se redormir.

Et Vargesse, à son tour, bâilla, fiévreusement. Des robes roses, bleu clair, blanches, des chapeaux de paille et des complets de cyclistes apparurent sur le pré. Bon ! il ne manquait plus que cela ! Méauville n'était plus teuable ! En semaine encore... mais, le dimanche, quel envasement ! La patache bleue à verser, l'auberge de la mère Cidre débordante de rires, de cris, de plaisanteries, tout un tumulte odieux à Vargesse, misogyne de nature et solitaire par goût, qui n'aimait que son labour, son chien, sa pipe.

Dirigeant qu'il avait découvert Méauville, il y avait de cela quinze ans ! Pas un touriste, alors. Le village, pauvre et paisible, se blottissait dans sa miraculeuse vallée, sous ses vieux arbres, le long du large ruisseau, de la fraîche Cressonne. Quelle jolie eau claire, en ce temps-là ! Aujourd'hui, ah bien ouiche ! La Cressonne était gâtée, une teinturerie la rendait tantôt rouge et tantôt noire, et les gens du pays y jetaient les bêtes mortes, lapins et chats. On bâtitait des chalets économiques. Des autos, ronflant comme des toupies hollandaises, soulevaient dans les rues des tourbillons de poussière. Ah non ! il ne reconnaissait plus Méauville.

Jusqu'au paysage qui avait changé. Ces cotons si riants, ne les avait-on pas déboisés ? Ils avaient l'air pelés et galeux, maintenant. Et, vers la Thiulcée, la magnifique avenue de tilleuls, que les paysans avaient rasée, l'ombre nuisant à leurs champs, disaient-ils. Etait-ce bête d'être revenu ? songeait Vargesse. « Il ne faut pas user ses sensations. Le dégoût vient, après la lassitude. Je finirais par haïr ce pays que j'ai tant aimé qu'il a fait partie de ma vie, qu'il a été un agrandissement de mon être.

« Tiens ! voilà l'Anglaise du bosquet qui va se baigner !  
« Il ne pouvait la sentir, cette Anglaise, ni son flegmatisme mari. Ils partageaient, chez la mère Cidre, le bosquet réservé autrefois à Vargesse pour ses repas, avec sa table de bois gris et fendillé, les esbarbeux de paille dont un boitait. C'est celui-là qu'on lui donnait à présent. Un vieil habitué n'est-ce pas ? Les regards allaient aux nouveaux venus. Et ce couple était vraiment inapprouvable de sans gêne, traitant l'auberge en pays conquis ; à eux, le moutardier, les ailes de poulet, les tranches rouges du rôti !  
Vargesse, gouailleux, contemplait de loin la scène. Le mari, posément, installait, à coups de maillet et renfort de cordages, une tente de toile, une cabine portative, ou sa femme se déshabillait et se rhabillait. Nageuse intrépide, elle restait trois quarts d'heure dans l'eau, plongeant, tirant sa coupe, faisant la planche. — Oh ! oui, la planche ! — Pas laide, d'ailleurs, mais d'une anatomie plutôt pauvre, et...  
Plouf ! Elle venait de disparaître. Bien du plaisir. Elle reparaissait, la tête enveloppée de toile cirée, comme les éponges. Coucou ! la voilà ! Allons tant mieux. Pendant ce temps, assis sur un plant, grave, le mari la suivait d'un regard inquiet. Il ne se baignait jamais, ayant pour les bains une véritable phobie, et ne sachant, d'ailleurs, pas nager.  
« Elle a tort de s'obstiner à aller par là, songeait Vargesse. Il y a des herbes ! Je l'ai pourtant prévenue. »  
« Eh là ! qu'est-ce qui se passe !... Le mari fait des gestes éperdus, court au bord de l'eau comme un caniche qui a peur de se mouiller. Des cris aigus, des appels rauques. Les herbes !... Elle va se noyer. Elle bat des bras !

— Tobie ! Tobie ! A l'eau, mon vieux !  
Et Vargesse se s'élança vers le pré. Il sauta dans un bûche, avec Tobie, souque dur, à grands coups de balle.  
— Tenez bon ! Courage !  
Plouf ! Cette fois, elle a disparu, pour de bon. Vargesse ne fait ni une ni deux. Le voilà qui plonge, et Tobie aussi. Ah ! les maudites herbes ! pour qu'il n'y restent pas aussi. Voilà un pied, une jambe ! Bon, cela ! Tobie a empoigné le bonnet et le chignon qu'il y a dedans. Brr ! Foussez ! Que l'eau soit mauvaise ! Doucement, Tobie !... Ce n'est pas pour dire, madame, mais les corps sont plus lourds dans l'eau ! Allons ! on s'en tirera. Ohé ! du canot ! Voilà le passeur qui s'amène, et la norvégienne du fermier de pêche, Barlotte.

— Doucement, père Mahé ! Y n'y a pas de casse ! Un petit évanouissement, ça se soigne. Merci, Barlotte ! Aidez-moi à tirer Tobie. Il mérite bien sa médaille de sauvetage, hein !  
Deux heures après, ayant échappé aux remerciements de l'Anglaise et de son mari, réchauffé d'un coup de rhum, — mais, l'eau de Seine ! — enveloppé de sa bonne pélerine de berger, — brrr ! il faut avoir le diable au corps pour siffler l'eau à cette température. — Vargesse se promenait le long de ce même pré où la tente de bain dressait dans le crépuscule son fantôme blême.

Il se pencha, enfonça sa main dans le poil déjà sec de Tobie et le caressant de claque douce.  
— Qu'est-ce que tu dis de ça, mon vieux ?  
Tobie hochait la tête. Vargesse contempla le fleuve obscuri déjà de crépuscule, noir le long des berges, et le plissant et glauque feuillage des verdure de l'île. Un croissant blanc de lune se détachait dans le ciel d'un vert clair. Le soir tombait avec une douceur seraine, les mille rides de l'eau dansaient en reflets de jour grisâtre, en stries lumineuses qui s'évanouissaient pour renaître. Le silence descendait sur les coqueux couleur de cendre. La route de la Thiulcée semblait plus blanche dans le lent assombrissement des choses. Là-bas, vers Granches, sur le grand bras navigable, le bac se détachait, portant une charrette, tout noir, avec la petite silhouette noire du cheval. Une paix infinie remplissait tout.

— Sacré pays, dit Vargesse, il est fameuxment beau !  
Et soudain, ému, il ne regretta plus d'y être revenu, cette année.  
PAUL ET VICTOR MARGUERITE.

## BULLETIN

27 août.

Les délégués des inscrits maritimes et des ouvriers du port de Marseille ont été reçus par le président de la Chambre de Commerce. Ils ont consenti à rechercher les moyens de conciliation.

L'incendie des réservoirs de pétrole d'Anvers continue. Les dégâts s'élèveront à 7 millions. On a retrouvé, jusqu'à présent, neuf victimes complètement carbonisées.

En Mandchourie, les hostilités ont été reprises avec une grande vigueur. Le bruit de la prise de Port-Arthur a couru, mais rien n'est venu confirmer cette nouvelle.

## INFORMATIONS

Le prochain Conseil des ministres  
Paris, 27 août. — Le Conseil n'aura pas à s'occuper de l'affaire de Marseille.

En route pour Saint-Louis  
Le Havre, 27 août. — Ce matin sont partis, par le steamer transatlantique la *Normandie*, à destination de la position de Saint-Louis, MM. Alfred Picard, commissaire général pour la France; Delaunay, Belleville fils et Heurteaux fils, ses secrétaires, ainsi que plusieurs sénateurs et députés.

Mort d'un grand peintre  
Paris, 27 août. — On annonce la mort, à Buref, (Orne), du grand peintre Fautin Latour, auquel on doit de nombreux portraits qui sont autant de chefs-d'œuvre, de natures mortes et des études de fleurs d'une admirable exécution.

Grave affaire d'espionnage  
Londres, 27 août. — Le correspondant du *Daily Chronicle* à Paris déclare avoir des renseignements précis sur une nouvelle affaire d'espionnage qui proviendrait d'une vive sensation, non seulement en France, mais encore dans toute l'Europe. Il s'agit d'un attaché militaire étranger qui aurait tenté d'acheter des informations relatives à la défense de la France.

La question cotonnière  
Londres, 27 août. — Le Comité général des cultivateurs de coton, réuni à Manchester a voté à l'unanimité, une résolution autorisant les patrons à agir comme ils l'entendent à partir du 29 août, en ce qui concerne la réduction des heures de travail.

Un de nos confrères a questionné à ce sujet le citoyen Delancey, député de Belleville qui lui a dit :  
« Notre absence est un silence d'adhésion ; comment en serait-il autrement, puisque les théories de Guesde sont les nôtres ?  
« Qui, la forme de gouvernement nous est indifférente en principe ; dans la pratique, la République est, dans nos mains, un merveilleux instrument, car elle nous donne, je crois, le maximum de liberté compatible avec le maintien des institutions bourgeoises ; mais son maintien n'est point indispensable à notre triomphe, et ce serait dépenser que de lui sacrifier nos aspirations et la satisfaction de nos désirs.

Quant à la lutte contre le cléricalisme, je suis bien sûr que l'affranchissement moral des ouvriers doit nous être utile à leur affranchissement matériel. Mais c'est encore faire métier de dupe que de voir en lui un



— Ces fameux biens des Congrès... personne n'en aura un petit morceau...  
— C'est une grave erreur... seulement, il fallait vous faire nommer « liquidateur » comme moi !

Les subventions aux sociétés agricoles  
Paris, 27 août. — M. Suchetot, député de la Seine-Inférieure, vient d'écrire au Ministre de l'Agriculture pour l'avis qu'il l'interpellerait, à la rentrée, sur la façon dont sont réparties les subventions de son ministère entre les sociétés agricoles.

L'agitation en Albanie  
La plus grande agitation règne partout en Albanie et dans les districts voisins, où les plus déplorables excès sont commis par de furieux Albanais qui terrorisent toutes les populations.

M. Parker et les Philippines  
M. Parker, candidat du parti démocrate aux Etats-Unis, vient de publier une série de manifestes dans lesquels il demande que les Philippines soient traitées comme Cuba.

Un nouveau Mahdi dans le Soudan égyptien  
Un nouveau mahdi vient de paraître au Soudan égyptien. Des troupes sont envoyées de Khartoum pour rétablir l'ordre.

CHOSSES ET AUTRES  
La vie de bohème  
— Moi, disait un petit-neveu de Schamand, je n'ai jamais qu'un seul vêtement... Comme cela, je n'ai pas à prendre de précautions contre les aïeux...  
— Dans la cour du Dépôt...  
— Tu es venu dans le « panier à salade », toi ?  
— Bien sûr... Mais, en arrivant, j'ai fait voir que je n'étais pas content...  
— Et alors ?  
— Alors, on m'a fourni un cabriolet !

## L'UNITÉ SOCIALISTE

Un article de M. Jaurès. — Violentes attaques contre M. Jules Guesde. — Interview de M. Dejeant et Landrin.

Paris, 27 août. — M. Jaurès annonce ce matin dans son journal qu'il a « beaucoup à dire » au Congrès d'Amsterdam. Aussi commença-t-il tout de suite.

Le Congrès ayant manifesté le désir de voir les socialistes français se réconcilier, il se demande à quelles conditions le rapprochement pourrait s'opérer. Il dicte ces conditions, bien entendu, et il les choisit telles qu'elles seront certainement acceptées et remplies ; mais le lendemain la question n'aura pas fait un pas, et M. Jaurès aura simplement enfoncé une porte ouverte.

Il somme les socialistes révolutionnaires de voter les lois de laïcité. Ne l'ont-ils pas toujours fait ? Ne le feront-ils pas toujours ?

Seulement, c'est là une satisfaction pour M. Jaurès, ce n'est pas une pour eux. Après avoir voté les lois de laïcité, ils croient n'avoir rien fait, ou plutôt avoir perdu leur temps. Le grand reproche qu'ils adressent à M. Jaurès est de pratiquer l'école buissonnière, de s'amuser aux bagatelles de la porte et de n'aller jamais droit au seuil qui les intéresse. Ils veulent en lui un politicien radical, non pas un socialiste véritable. Il semble souvent qu'il ait raison.

Eh quoi ! s'écrie M. Jaurès, défendez la République et laissez l'enseignement, cette grande œuvre, ne vaut-elle pas que le prolétariat lui consacre une heure de peine ? Si l'on s'agissait que d'une heure, on pourrait s'entendre ; mais M. Jaurès y emploie tout son temps. Cela paraît excessif, même à M. Millerand, à plus forte raison à M. Jules Guesde qui, agacé d'entendre sempiternellement recommencer le même chapeçon, a fini par déclarer qu'on l'ennuyait avec la République et qu'elle était le dernier de ses soucis.

« Détachables paroles, à la fois impies et désastreuses », gémit M. Jaurès. Le voilà obligé, en effet, après avoir défendu la République contre M. Méline, de la défendre contre M. Jules Guesde. Qui l'aurait cru ?

La toile de Pénélope n'était rien, comme travail de patience, comparé à celui auquel il s'acharne. Mais, pour un homme qui intitule son article : « Positions nettes », ne déplace-t-il pas la question ? On lui demande quand il aura fini de défendre la République, de l'enseignement, de séparer l'Eglise et l'Etat, etc., etc., et quand il abordera enfin d'autres problèmes. Il ne répondra rien.

La loi est le dissentiment entre les socialistes de l'ancienne école et lui. Aussi, ne semble-t-il pas que ce dissentiment soit prêt à s'éteindre, ni que l'unité socialiste soit à la veille de se réaliser.

Déclarations de « révolutionnaires »  
Dans son article M. Jaurès attaque M. Jules Guesde et le parti socialiste révolutionnaire ; il somme ses derniers avant, dit-il, de faire l'unité, de déclarer « si son silence d'Amsterdam était simplement un embarras ou silence d'adhésion », et prétend que dans ce second cas le parti ment à ses traditions. Guesde ayant affirmé « que les formes politiques étaient indifférentes au prolétariat, que celui-ci n'avait point de différence à faire entre la République et la monarchie, que la lutte contre la puissance cléricaliste est une duperie, la laïcité de l'école une billesse ».

Cette déclaration de guerre du chef du socialisme gouvernemental au parti socialiste-révolutionnaire n'a que fort peu troublé les deux fractions de socialistes : les guesdistes et les blanquistes.

Un de nos confrères a questionné à ce sujet le citoyen Dejeant, député de Belleville qui lui a dit :  
« Notre absence est un silence d'adhésion ; comment en serait-il autrement, puisque les théories de Guesde sont les nôtres ?  
« Qui, la forme de gouvernement nous est indifférente en principe ; dans la pratique, la République est, dans nos mains, un merveilleux instrument, car elle nous donne, je crois, le maximum de liberté compatible avec le maintien des institutions bourgeoises ; mais son maintien n'est point indispensable à notre triomphe, et ce serait dépenser que de lui sacrifier nos aspirations et la satisfaction de nos désirs.

Quant à la lutte contre le cléricalisme, je suis bien sûr que l'affranchissement moral des ouvriers doit nous être utile à leur affranchissement matériel. Mais c'est encore faire métier de dupe que de voir en lui un

racés indispensable : à quel résultat pratique nous a conduits la politique anticléricalle du ministère Combes ? Le moindre loi d'amélioration du sort des ouvriers nous eût été plus agréable.

En réalité Jaurès est un merveilleux sophiste : il porte la lutte sur un terrain où elle n'est pas, et transforme en des questions de personnes les questions de principe. Ouï ou non, le Congrès d'Amsterdam a-t-il maintenu le principe de la lutte de classe ?

Qui ou non, la majorité du parti socialiste mondial a-t-elle condamné la participation des socialistes à l'exercice du pouvoir bourgeois ?

La question est là tout entière. Jaurès a été battu ; il ne peut digérer sa défaite.

Il demande ce que nous ferons ? Mais rien. Nous resterons sur nos positions, fiers de les garder, et pleins de l'espoir de voir venir à nous ses troupes, s'il ne se soumet pas aux décisions du Congrès. S'il résiste, eh bien, le parti n'aura qu'un socialiste de moins !

M. Landrin, conseiller municipal du quartier de Charonne, est tout aussi énergique :  
« C'est un nouvel accès de mauvaise humeur ! Jaurès est battu et se console. Sa colère, ses méchancetés, ses sommations resteront sans effet sur nous.  
« Nous avons toujours été fidèles à nos principes, à notre doctrine. Nous ne choisissons pas pour les abandonner le moment où le Congrès international vient de les consacrer.

« Que les paroles de Guesde au sujet de la forme du gouvernement et de la lutte contre le cléricalisme aient été méconstruites, nous ne pouvons que nous en féliciter, la chose est possible : elle n'excuse pas les attitudes de Jaurès, qui, cette constatation faite, nous sont parfaitement indifférentes.

## PAROLES ODIEUSES

Dans sa polémique avec les guesdistes, M. Jaurès se recommande volontiers de la tradition de 1789. Il ne discerne pas ce que voyaient si clairement les hommes de ce temps. Il se proclame profondément « républicain ». Et il n'aperçoit pas que la logique même de son système lui interdit d'être un « républicain » sans être aussi, à la façon des sans-culottes, un « patriote ». Il ne reconnaît cette nécessité.

Cette méconnaissance s'étale avec un éclat que M. Clemenceau lui-même a jugé « blessant pour le sentiment français ».

Reprenez, en effet, dans la sténographie officielle de l'Humanité, son discours d'Amsterdam. L'orateur répond à M. Kautski, qui vient de déclarer qu'il n'accepte la participation des socialistes au gouvernement central qu'en cas de péril national, de guerre et d'invasion. Et voici ce qu'il répond :

« En écoutant le citoyen Kautski, je me demandais si le ministérialisme devenait orthodoxe, à condition d'être compliqué de nationalisme, s'il était plus excusable à un prolétaire de sacrifier la lutte de classes pour collaborer à la défense de cette même patrie qui était administrée et dévorée par la classe bourgeoise. Je me demandais si la liberté politique, la liberté intellectuelle, la possibilité d'organiser le prolétariat, n'étaient pas le véritable intérêt, d'un intérêt aussi essentiel que le patriotisme d'aujourd'hui. Et je sens que, dans certaines circonstances, je ne pourrais suivre jusqu'au bout le ministérialisme nationaliste de notre camp. »

Ainsi, pour M. Jaurès, est nationaliste, celui qui en défendant son pays envahi, accomplit son devoir militaire !

M. Jaurès, comme M. Jules Lemaitre, estime, dit le Temps, qu'on ne peut être patriote sans devenir ipso facto « nationaliste ». Et notre confrère ajoute :

M. Jaurès brava les foudres de M. Bebel par dévouement pour la « forme républicaine ». Mais la « forme nationale » lui parait secondaire ! Ce qui appelle dédaigneusement « la patrie d'aujourd'hui », lui semble indolore peu au prolétaire. Et il la classe très loin dans la hiérarchie des intérêts auxquels il faut s'attacher, au-dessous notamment de celui qu'il appelle, après d'autres, la défense républicaine. Il prêche cette défense, sans haïr. Mais quand il s'agit de défense nationale, il demeure incertain : curieuse et affligeante contradiction d'un esprit d'ordinaire plus juste.

Comment, en effet, M. Jaurès n'aperçoit-il pas que, dans l'état actuel du monde, la condition nécessaire de l'existence de la République en France, c'est le maintien de l'indépendance nationale ? Comment méconnaît-il que le très noble idéal républicain serait livré à toutes les atteintes de la force brutale, s'il était privé de cette sauvegarde matérielle, qu'est la patrie organisée ?

Il demande au prolétariat de se donner tout entier à la défense de la République. Mais il n'est pas très sûr qu'il lui donnerait le même conseil si, au lieu de la République, c'était la patrie qui était menacée. Comment pourrait-il cependant, que, si cette menace se produisait, elle se vît pas tout ensemble et le cadre républicain et le cadre national ?

On ne voit pas comment les citoyens de la République française pourraient par hypothèse être détachés de la France, sous l'effet de la guerre et de l'invasion, sans être du même coup privés de la République.

Si M. Jaurès, amoureux de la République de demain et dédaigneux de la patrie d'aujourd'hui, devenait, par suite de la conquête, sujet d'un souverain étranger, il est clair que sa qualité de Français lui serait enlevée. Mais que deviendrait du même coup sa qualité de républicain ?

Dira-t-on qu'il ne faut pas attacher d'importance à cet état d'esprit ? Qu'il n'est qu'un procédé de tactique socialiste, une concession faite aux plus avancés ? Mais nous voyons précisément que ces plus avancés, nous mêmes par qui M. Jaurès est excommunié, ne vont pas, à cet égard, aussi loin que lui ; qu'ils sont attachés à leur pays, alors même qu'ils combattent ses institutions, — tandis que M. Jaurès, lui, défend les institutions sans ressentir d'attachement pour le pays qui les a vu naître.

N'est-ce point là le comble de l'incertitude ? Et conceit-on que, sans raison, sans nécessité — disons même contre toute raison, — un homme politique heurte aussi brutalement l'unanimité opinion de ses compatriotes et leurs plus naturelles susceptibilités ?

## GUERRE A NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES

Paris, 27 août. — La clôture de la neuraine du pèlerinage national de Lourdes, célébrée à Notre-Dame des Victoires, a été marquée par une querelle qui émeut vivement l'opinion, ainsi qu'il résulte des articles parus déjà dans plusieurs journaux de Paris.

Mlle Marie-Madeleine Gasler, dont la famille est propriétaire, 65, rue d'Allemagne, d'un important établissement de bains, était allée à Lourdes très malade. Voici du reste une note rédigée par la direction :

Marie-Madeleine Gasler, 20 ans, malade de la poitrine depuis plusieurs années. Etait dans un état désespéré ; le docteur avait prévenu qu'elle pouvait mourir dans une crise d'épuisement ; elle en eut plusieurs de Paris. Partit le 27 août pour Lourdes, accompagnée de son père, M. Gasler, 67, boulevard de Courcelles. Mme Gasler est elle-même guérie à Lourdes de la tuberculose osseuse en 1870.

Le jeune malade arriva à la cérémonie de Notre-Dame des Victoires, devant l'autel de la Vierge, assise.

Après la bénédiction, alors qu'une partie de l'auditoire était déjà sortie, elle se leva, entonna elle-même le *Magnificat* et se déclara guérie, ce qui provoqua, comme on le voit facilement, une vive émotion dans l'assistance.

M. François la prit dans ses bras et l'emmena au domicile de sa famille dans une voiture.

Déjà, la guérison paraissait. Ce matin, elle s'est rendue à Notre-Dame des Victoires. Elle s'assit à une messe d'actions de grâces. A son retour, au moment où nous l'avons vue, elle se mettait à table, heureuse de sa guérison, et du bonheur de ceux qui l'entouraient.

## ACTUALITÉ

### MARIAGES AMÉRICAINS

Une archimillionnaire qui épouse un capitaine sans fortune. — Comment le fiancé fut agrégé. — La dot. — Les mariages franco-américains

La plus riche héritière du monde entier — une Américaine évidemment — va se marier en Angleterre, et elle n'épouse ni un duc, ni un lord, mais un simple capitaine en non activé, sans titre de noblesse et sans grande fortune. C'est un roman d'amour qui, comme dans les contes de fées — les Anglais en écrivent encore, mais très dégoûtamment pour démentir l'union de miss Pauline Astor avec son Herbert Henry Spender Clay, à la grande stupéfaction des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne !

Miss Pauline Astor est la fille unique de M. William Waldorf Astor, le milliardaire propriétaire de plus de la moitié des terrains bâtis et à bâtir de New-York, Brooklyn et Long-Island City. Sa fortune déjà fabuleuse s'accroît prodigieusement d'année en année par la seule plus-value de la propriété foncière ; en supposant sa succession entièrement aujourd'hui, Miss Astor hériterait au moins d'un demi-milliard de francs, soit cinq cents millions.

M. William Waldorf Astor avait toujours rêvé pour sa fille — il le disait confidentiellement à ses amis — un mariage avec l'un des plus brillants descendants de la haute et vieille aristocratie anglaise. Toute son ambition se concentrait désormais sur la réalisation de cette espérance, et comment l'aurait-il pas été en droit d'y compter, quand, tout dernièrement encore, miss Astor, richissime aussi, tout en n'ayant pas la dot de miss Astor, était devenue duchesse de Roxburgh ? D'ailleurs, n'avait-il pas été question déjà, pour elle, de prétendants tels que le prince Alexandre de Teck, proche parent du roi Edouard ; le duc de Wellington, le duc de Westminster, le fils de lord Rosebery Et, en janvier dernier, dans cette magnifique fête de charité à laquelle assistaient toutes les aristocratiques beautés du Royaume-Uni, devant miss Astor en ravissant costume de tulle blanc, la comtesse de Londonsborough n'avait-elle pas déclaré que son vœu le comble à ses vœux en lui donnant la jolie Américaine pour fille ?

Miss Astor est, à vrai dire, un parti idéal en tous points. Jeune, elle a vingt-quatre ans, gracieuse, douce et bonne, elle a toutes les qualités qui peuvent rendre un mari heureux, sans oublier, ce complément de l'incalculable richesse. De taille moyenne, svelte, le sourire empreint de franchise, les nez aquilin, les cheveux noirs, les yeux très doux sous des sourcils admirablement arqués, la bouche petite et finement dessinée ; tout cet ensemble donne au visage une attirance extrême.

Et le caractère de miss Astor — nous affirmer la chronique d'outre-mer — doit lui concilier toutes les sympathies. Malgré son opulence, elle est restée très simple, se pare plus volontiers de fleurs naturelles que de bijoux, s'efface et fait le désespoir des photographes qui ont la défense formelle de vendre les clichés sur lesquels on peut l'admirer. Elle ne fait pas le monde, tout en lui préférant la lecture et les arts.

C'est pas le seul hasard qui a mis la famille de sir H. Spender Clay en rapport avec miss Astor. Le cœur du fiancé a épousé lord Bingham, fils aîné du comte de Lucan et frère de la marquise de Hamilton. Or, le marquis de Hamilton est le fils aîné du duc d'Abercorn, qui a introduit M. William Waldorf Astor dans la haute gentry anglaise, au moment où le multimillionnaire, veuf de sa femme, quittait les Etats-Unis sans esprit de retour, et venait s'installer à Londres, avec ses enfants : Pauline et William. M. William Astor ne tarda pas à devenir l'ami intime de sir Herbert Henry Spender Clay, qui lui avait été présenté par le marquis de Hamilton et venait d'entrer dans l'armée anglaise avec un brevet d'officier des Life Guards.

Promu bientôt capitaine, sir Herbert fut mêlé, il y a deux ans, à l'affaire de brimale dont les journaux firent si grand bruit et qui prit les proportions d'un scandale. Il donna sa démission, se retira dans la vie privée, grâce à une aisance suffisante provenant de la participation aux bénéfices d'une grande brasserie. L'heureux fiancé a vingt-neuf ans. Grand, blond, bel homme, il a fait la conquête du cœur de la sœur de son ami, et obtenu bon gré mal gré le consentement de M. Astor.

Miss Pauline Astor apporte en dot cinquante millions de francs, le château restauré de Herer Castle, où naquit Anna Boleyn ; son père met, en outre, dans sa corbeille le diadème donné par Louis XIV à Mme de Montespan, récemment payé cinq cent mille francs, et le collier de perles de Mme Astor, dont la magnificence dépasse celle des joyaux impériaux et royaux.

M. William Astor habite le célèbre château de Cliveden sur la Tamise, que le duc de Westminster lui vendit, et où il eut l'honneur de recevoir la reine Victoria et le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII. Miss Astor fut admise au drawing-room de la Reine le 4 mars 1899 et y remporta un triomphe. Son mariage l'exclut de cette aristocratie si fermée ; elle a renoncé sans regrets à ces privilèges. Pour la première fois les millions américains n'ajoutent pas leur dorure à un blason. C'est une exception à la règle et par là même un événement.

Les alliances franco-américaines ne se comptent plus à Paris, et nous savons ce que peut donner le mélange du sang bleu de l'ancien-Monde avec celui très généreux du Nouveau-Monde.

Les jeunes femmes venues d'outre-mer pour enrichir notre patrimoine de beauté, de force, de grâce et d'élegance se sont révélées d'admirables mères de famille qui font épanouir des fleurs nouvelles sur les plus anciens arbres généalogiques. Chez elles, l'éducation du cœur, le hauteur des sentiments moraux s'allie toujours à l'amour du foyer, à la profondeur d'une intelligence pratique et raffinée.

Pour n'en citer que quelques exemples, nous nommerons la duchesse de Bassano, qui s'appelait miss Symes ; la duchesse de Praslin, miss Forbes ; la marquise de Gannay, miss Ludwig ; la comtesse Jacques d'Aramon, miss Fisher ; la duchesse de Dino, miss Sampson, mariée en secondes nocces et dont la fille, miss Levington Stevens, a épousé le comte de Galliffet, fils du général ; la marquise de Chasseloup-Laubat, miss Pitt ; la générale de Charost, miss Pitt, petite-fille d'un président de la République ; la duchesse de La Rochefoucauld, miss Mitchell ; la marquise de Breteuil, miss Garner, comtesse de la comtesse de Molke, belle-fille du regretté ministre de Danemark ; le duc Decease est veuf de miss Singer, et la princesse Edmond de Polignac est également née Singer.

La comtesse de Castellane, miss Gould ; la marquise de Morbe, miss Hoffmann ; la comtesse Etienne de Mallesville, miss Burnet-Stears ; la baronne Raymond Seillière, miss Livermore ; la vicomtesse Pierre de Chasselat et sa sœur la comtesse Christian de Bertier de Sauvigny, miss Van Duynen.